



Extrait de :

Approches pluridisciplinaires : XIX^e, XX^e et XXI^e siècles au Québec

Actes du 11^e colloque étudiant du CIEQ

Sous la direction d'Isabelle Dupuis et Roxanne Martin

Collection Cheminements,
Centre interuniversitaire d'études québécoises, 2006.

Marie-Ève Harton, « Les remariages à Québec entre 1871
et 1901 », p. 7-11.



Les remariages à Québec entre 1871 et 1901

Marie-Eve Harton est étudiante à la maîtrise en sociologie à l'Université Laval où elle y a obtenu son baccalauréat dans la même discipline. Elle est membre du comité étudiant du Centre interuniversitaire d'études québécoises.

Texte de Marie-Eve Harton
Candidate à la maîtrise en sociologie
CIEQ, Université Laval

Les décennies 1960 et 1970 furent témoins de nombreuses et rapides transformations des structures familiales. En attestent la baisse soutenue de la natalité,

la fréquence accrue de la cohabitation ainsi que l'augmentation du nombre de divorces. C'est en comparant la famille de ces décennies avec le modèle familial prévalant durant les années d'après-guerre, soit les années 1940 et 1950, que bon nombre de chercheurs affirment que la famille est alors en crise. Or, le contexte d'après-guerre n'est pas nécessairement le reflet des tendances passées. Loin de là, il semble que les années d'après-guerre soient plutôt « hors tendance » en ce qui a trait aux transformations familiales depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. Durant la période d'après-guerre, les taux de mortalité et de divorce étaient alors tous deux relativement faibles. Il en résulte que très peu de transitions familiales avaient cours. Par transition familiale, nous entendons

la transformation de la structure familiale par le passage d'une structure familiale biparentale à une structure monoparentale (décès, divorce, séparation) ou vice versa (remariage, remise en union).

Or, la situation était tout autre à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle au moment où les taux de mortalité étaient élevés. Les transitions et les recompositions familiales étaient plus fréquentes aux siècles précédents, et le sont davantage de nos jours, qu'elles ne le furent durant les décennies du milieu du XX^e siècle (M. Baker, 2001 ; H. Denis, B. Desjardins, J. Légaré et N. Marcil-Gratton, 1994). Malheureusement, bien peu d'études furent effectuées sur les transitions familiales des siècles précédents au Québec et même un peu partout dans le monde. Il en va de même de l'histoire sociale de la ville de Québec de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle qui fut également peu étudiée. En portant attention aux transitions familiales, et plus spécifiquement aux remariages, à Québec durant le dernier tiers du XIX^e siècle, notre projet s'inscrit donc dans un contexte de recherche relativement nouveau, permettant ainsi de saisir davantage ce qu'était la famille à cette époque, sous ses multiples formes. Aussi, cela rend possible la comparaison d'indicateurs sur une échelle d'un peu plus de cent ans. Plus spécifiquement, cet article présente la problématique, les questions de recherche, l'approche théorique, le contexte historique de la ville de Québec ainsi que la méthodologie de notre projet de mémoire portant sur les remariages à Québec entre 1871 et 1901.

Approches théorique et problématique

Avant Durkheim, Le Play considérait la famille souche, c'est-à-dire la famille constituée de trois générations, comme étant le lieu de reproduction des valeurs traditionnelles. La famille souche représentait le type idéal de la famille. Dans une perspective fonctionnaliste, et non plus moraliste comme celle de Le Play, Durkheim pense la famille comme étant la première structure sociale où l'intégration des individus prend forme. Le mariage, basé sur la complémentarité sexuelle des époux, donne lieu à la première forme de solidarité organique entre individus. Les transformations familiales qui eurent cours au tournant du siècle ne manquèrent pas d'inquiéter Durkheim qui voyait dans la nucléarisation de la famille un affaiblissement des structures d'intégration et, par conséquent, l'engendrement de plus en plus d'anomie (M. Segalen, 2002 ; A. Quéniart et R. Hurtubise, 1998).

Dans les années 1950, la théorie fonctionnaliste de la famille de Parsons devient le modèle théorique dominant. Selon ce dernier, la famille est un sous-système d'un système plus général. À partir de là, la famille est considérée comme une structure, relativement stable, dont les fonctions varient selon le contexte social global. Pour Parsons, la société industrielle a transformé l'institution familiale, avec laquelle elle est en contradiction, en en modifiant l'organisation. La nucléarisation de la famille, c'est-à-dire le relâchement des liens familiaux larges, constitue pour lui une adaptation fonctionnelle au système social global. « [...] dans cette théorie, la famille est une institution passive, subissant les contrecoups d'un changement social et économique situé hors d'elle » (M. Segalen, 2002 : 12).

Or, Peter Laslett et le Cambridge Group for the history of population and social structure ont démontré, par une série d'études sur les familles à l'époque préindustrielle, que la famille ne s'est pas nucléarisée avec l'industrialisation. Il existait bien avant la période industrielle des familles dites nucléaires à une échelle relativement étendue. Certains auteurs ont même avancé que, si l'industrialisation a émergé, c'est parce que la famille nucléaire existait bien avant (M. Segalen, 2002).

En réaction à la pensée de Parsons, les féministes ont mis de l'avant l'idée que la famille est un lieu social total au sein duquel les rapports sociaux sont à la fois déterminés et déterminants. Les rapports de subordination de la femme au sein de la famille sont des rapports de pouvoir qui furent institués de façon normative, et non pas structurelle, et, tout comme au sein de la société, les rapports au sein de la famille sont sujets aux changements (A. Quéniart et R. Hurtubise, 1998).

À partir des années 1970, les transformations familiales sont étudiées plus précisément à partir du lien existant entre l'entrée massive des femmes sur le marché du travail et les nouvelles tendances en matière de nuptialité et de natalité. C'est au cours de cette décennie que Becker formule l'hypothèse de l'indépendance économique (*independence hypothesis*). Selon lui, l'entrée massive des femmes sur le marché du travail est la cause principale de la diminution des taux de nuptialité et de fécondité. D'après Becker, le fondement même du mariage repose sur la complémentarité de l'homme et de la femme et, surtout, sur les gains qu'engendre, pour l'un et pour l'autre, le fait de se marier. En d'autres termes, le fait que la femme soit spécialisée dans la production familiale et

que l'homme soit spécialisé dans la production économique rend possible le gain en bénéfice de part et d'autre au sein du mariage. Cela garantit, aux yeux de Becker, à la fois la fréquence élevée du mariage et la faible prévalence du divorce. Conséquemment, le travail salarié des femmes diminue les bénéfices que celles-ci trouvent dans le mariage. De plus, avoir des enfants réduit l'intensité avec laquelle les femmes mariées s'investissent dans leur carrière professionnelle. Les femmes évaluent donc le coût du mariage et de la maternité, coût qui diminue grandement l'attrait de la famille (M. Segalen, 2002).

Dans les années 1990, Oppenheimer met en doute le modèle théorique proposé par Becker. Selon elle, les faits ne corroborent pas les énoncés avancés par ce dernier. Par une série d'études de type longitudinal, elle démontre que la situation des femmes, par rapport à celle des hommes, a connu un essor, non pas essentiellement parce que la situation des femmes s'est améliorée, notamment par une entrée massive sur le marché du travail ainsi que par une scolarisation accrue, mais bien parce que celle des hommes s'est détériorée au cours de la même période. Selon elle, le fait que la place des hommes fut occultée a laissé émerger des théories erronées en ce qui concerne les transformations familiales du milieu du *xx*^e siècle. La décision de fonder une famille repose alors sur la position qu'occupent les deux conjoints sur le marché du travail. Les rôles autrefois assignés à l'homme et à la femme ont tendance à être désormais joués par les deux membres du couple à la fois. Par exemple, la femme est maintenant investie d'une partie de la fonction de pourvoyeur alors que l'homme tend de plus en plus à s'engager au sein de la sphère domestique. En somme, Oppenheimer, contrairement à Becker, constate que la relation entre le mariage et la scolarisation des femmes est positive (V. K. Oppenheimer, 1994).

Les théories de Becker et d'Oppenheimer sont-elles contradictoires? Pas forcément, comme l'ont démontré Mongeau, Neill et Le Bourdais (2001). Ces trois chercheuses ont vérifié chacune des deux théories pour plus d'une cohorte à partir des données de l'Enquête sociale générale du Canada de 1995. Elles ont trouvé que les deux modèles s'avèrent applicables, mais à deux générations différentes. Chez les générations les plus anciennes, l'emploi des femmes se révèle être un frein au mariage dans la mesure où les sphères de l'activité économique et domestique sont occupées respectivement par l'homme et la femme. Au contraire, chez les nouvelles générations, le travail rémunéré des deux conjoints est davantage un

préalable au mariage. En fait, l'hypothèse de Becker s'applique aux générations plus anciennes alors que celle d'Oppenheimer traduit la réalité des femmes des nouvelles générations. Mongeau, Neill et Le Bourdais ajoutent néanmoins que le fait que ni Becker ni Oppenheimer n'aient tenu compte de l'union libre pose une limite inquiétante à leurs conclusions respectives. En somme, pour les trois chercheuses, l'union libre est désormais une réalité contemporaine et l'élaboration d'un schéma explicatif de la conjugalité doit reposer sur une étude à la fois du mariage et de l'union libre.

Contexte et questions de recherche

La seconde moitié du *xix*^e siècle est le théâtre de transformations profondes, sur le plan tant économique, démographique et social, pour la ville de Québec. D'abord, cette période correspond à la phase de consolidation et de déclin de la ville de Québec, phase correspondant à l'essoufflement du commerce du bois ainsi que de la construction navale comme activités économiques principales de la ville (R. Marcoux, 2003). Sous les pressions qu'exerce l'industrialisation, l'économie se transforme et se diversifie. On assiste alors au passage d'une économie de type artisanal à une économie de type industriel. Les secteurs de la chaussure et de la tannerie du cuir connaissent un essor important, notamment parce que la ville de Québec est un endroit où, à cette époque, la main-d'œuvre est abondante et bon marché (R. Marcoux, M. St-Hilaire et C. Fleury, 2003).

Au cours de cette même période, la ville de Québec voit sa population stagner autour de 65 000 habitants alors qu'elle avait crû à un rythme record pendant la première moitié du *xix*^e siècle. À titre d'exemple, entre 1871 et 1901, la ville de Montréal a connu une augmentation de 130 % de sa population alors que la ville de Québec voyait sa population croître d'à peine 15 % (R. Marcoux, 2003). D'un point de vue de l'organisation sociale, la segmentation de la population est perceptible quasiment à tous les niveaux: économique, religieux, culturel et même géographique. La ville de Québec apparaît donc, à cette époque tout particulièrement, comme un laboratoire fascinant permettant de mettre en lumière des schémas explicatifs des phénomènes sociaux et démographiques.

Dans un contexte où les transitions familiales contemporaines sont au cœur des études faites en sociologie de la famille et où très peu d'études ont été réalisées sur les transitions familiales au XIX^e siècle, nous nous intéressons aux transitions familiales, et plus spécifiquement aux remariages de la seconde moitié du XIX^e siècle à Québec. Certes, à cette époque, la fréquence des divorces était quasiment nulle. Il n'en demeure pas moins que des épisodes de monoparentalité et des remariages avaient tout de même cours, et ce, principalement à la suite du décès de l'un des conjoints. Notre questionnement est donc le suivant : Comment expliquer la propension au remariage des habitants de la ville de Québec à la fin du XIX^e siècle ? Les quelques constats faits sur l'incidence des remariages au XIX^e siècle indiquent que ceux-ci étaient moins fréquents qu'aux siècles précédents en raison notamment de l'amélioration, quoique encore précaire à cette époque, des conditions et de l'espérance de vie. Malgré tout, peu d'études ont été réalisées sur l'incidence et les motifs des remariages.

L'étude des remariages à Québec se fera à partir des concepts théoriques de division sexuelle du travail ainsi que de complémentarité des époux au sein de la famille. Pour y parvenir, nous tenterons de répondre aux quatre questions suivantes : Quelle était la fréquence du remariage chez les habitants de la ville de Québec entre 1871 et 1901 ? Les facteurs sociodémographiques, tels que l'âge et le sexe, influençaient-ils la propension des gens à se remarier ? Le nombre et l'âge des enfants issus du premier mariage avaient-ils un effet sur la propension au remariage de leur parent veuf ? Est-ce que l'activité économique et professionnelle exerçait une influence sur le remariage ? À titre d'hypothèses, nous croyons que les hommes se remariaient davantage, bien que l'on retrouve un plus grand nombre de veuves, que plus le veuvage survenait à un jeune âge plus grandes étaient les chances de trouver un second époux, et ce, principalement pour les femmes, et que le nombre d'enfants avait un effet inversement proportionnel chez les hommes et les femmes en ce qui concerne le fait de prendre un second conjoint (J. Dûpaquier, E. Hélin, P. Laslett, M. Livi-Bacci et S. Sogner, 1981). De plus, nous croyons également, selon la thèse de Becker, que le fait d'être actif économiquement avait une influence sur le remariage, et ce, principalement chez les femmes pour qui cela réduisait les chances de se remarier.

Méthodologie

L'étude des remariages se fera à partir des données des recensements de 1871, 1881, 1891 et 1901. Ces données furent numérisées et validées lors du projet Population et histoire sociale de la ville de Québec. Les banques de données sont déjà accessibles. Les données de recensement permettent d'identifier individus et familles et donnent les informations nécessaires en ce qui concerne leurs caractéristiques sociodémographiques telles que l'âge, le sexe, la profession, etc. Les données des registres de mariages provenant du projet BALSAC seront également utilisées. Ces données seront croisées avec les données censitaires afin de retracer les transitions familiales, c'est-à-dire les épisodes de monoparentalité et les remariages, vécues par les habitants de la ville de Québec à la fin du XIX^e siècle.

Dans un premier temps, les données des recensements serviront à esquisser un portrait statistique du remariage entre 1871 et 1901. Cette perspective transversale permettra également de cerner les principales caractéristiques sociodémographiques des gens qui optaient pour le remariage. Ensuite, l'adoption d'une perspective longitudinale au moyen du jumelage de données permettra de mieux comprendre dans quel contexte et à quelles conditions le remariage avait cours à Québec durant le dernier tiers du XIX^e siècle.

Bien que la population de Québec se soit pratiquement renouvelée entre 1861 et 1901, grâce aux mouvements migratoires, il n'en demeure pas moins que nous serons en mesure de suivre à travers les trois dernières décennies du XIX^e siècle un nombre considérable d'hommes et de femmes. À titre indicatif, ce sont 31,5 % des hommes âgés de 40 ans habitant la ville de Québec en 1901 qui y habitaient déjà en 1871 (M. St-Hilaire et R. Marcoux, 2001). De plus, le taux de réussite en ce qui concerne le jumelage de données risque d'être assez élevé étant donné la qualité et la richesse des registres paroissiaux de l'époque.

Conclusion

En somme, notre recherche a pour but de mettre en lumière la propension au remariage des habitants de la ville de Québec entre 1871 et 1901. Visant d'abord à faire état du phénomène du remariage à Québec, cette lecture

sociodémographique de la famille a pour second objectif de mettre en lumière, à partir des théories de division sexuelle du travail et de complémentarité des époux, les motifs et les circonstances entourant le remariage.

Références bibliographiques

- BAKER, Maureen, (2001) « Definitions, Cultural Variations and Demographic Trends », dans M. BAKER, *Families: Changing Trends in Canada*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, p. 3-27.
- DENIS, Hubert, Bertrand DESJARDINS, Jacques LÉGARÉ, et Nicole MARCIL-GRATTON (1994), « Les enfants de la monoparentalité, hier et aujourd'hui », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 23, n° 1, p. 53-74.
- DUPÂQUIER, J., E. HÉLIN, P. LASLETT, M. LIVI-BACCI, et S. SOGNER (1981), *Mariage et remariage dans les populations du passé*, London, Academic Press, 663 p.
- LÉGARÉ, Jacques et Bertrand DESJARDINS (1991), « La monoparentalité: un concept moderne, une réalité ancienne », *Population*, 46, 6, p. 1677-1688.
- MARCOUX, Richard (2003), « Entre l'école et la fabrique: une analyse exploratoire de la fréquentation scolaire et du travail des enfants dans la ville de Québec en 1901 », sous la direction de M. COSIO, R. MARCOUX, M. PILON et A. QUESNEL, *Éducation, famille et dynamique démographique*, Paris, Éditions du CICRED, p. 77-102.
- MARCOUX, Richard et Marc ST-HILAIRE, avec la collaboration de Charles FLEURY (2003), « Régimes démographiques, familles et travail des enfants: y a-t-il une spécificité des nouveaux citoyens d'origine rurale à Québec en 1901? », dans C. DESSUREAULT, J.A., DICKINSON et J. GOY, *Famille et marché, XVI^e-XX^e siècles*, Sillery, Septentrion, p. 323-340.
- MONGEAU, Jaël, Ghyslaine NEILL et Céline LE BOURDAIS (2001), « Effet de la précarité économique sur la formation d'une première union au Canada », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 30, n° 1, p. 3-29.
- OPPENHEIMER, Valerie Kincade (1994), « Women's Rising Employment and the Future of the Family in Industrial Societies », *Population and Development Review*, 20, 2, p. 293-342.
- QUÉNIART, Anne et Roch HURTUBISE (1998), « Nouvelles familles, nouveaux défis pour la sociologie de la famille », *Sociologie et Sociétés*, vol. 30, n° 1, p. 1-11.
- SEGALEN, Martine (2002), *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, 293 p.
- ST-HILAIRE, Marc et Richard MARCOUX (2001), « Le ralentissement démographique », dans S. COURVILLE et R. GARON, *Atlas historique de la ville de Québec. Québec, ville et capitale*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 172-180.